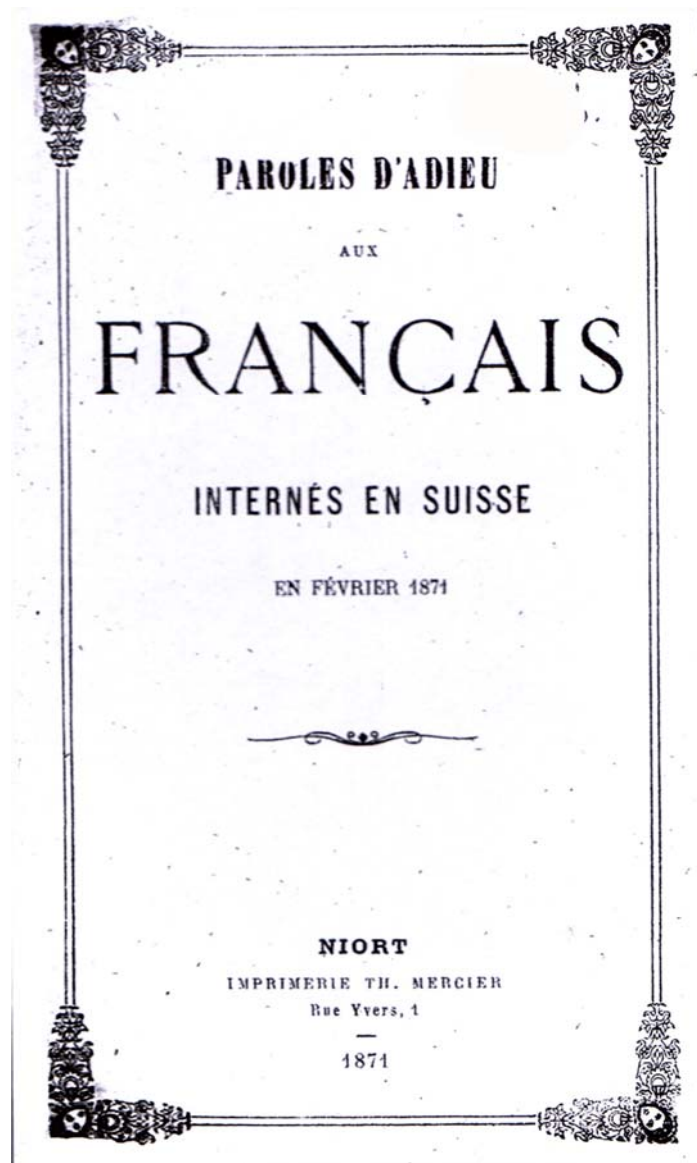


3. Une littérature abondante

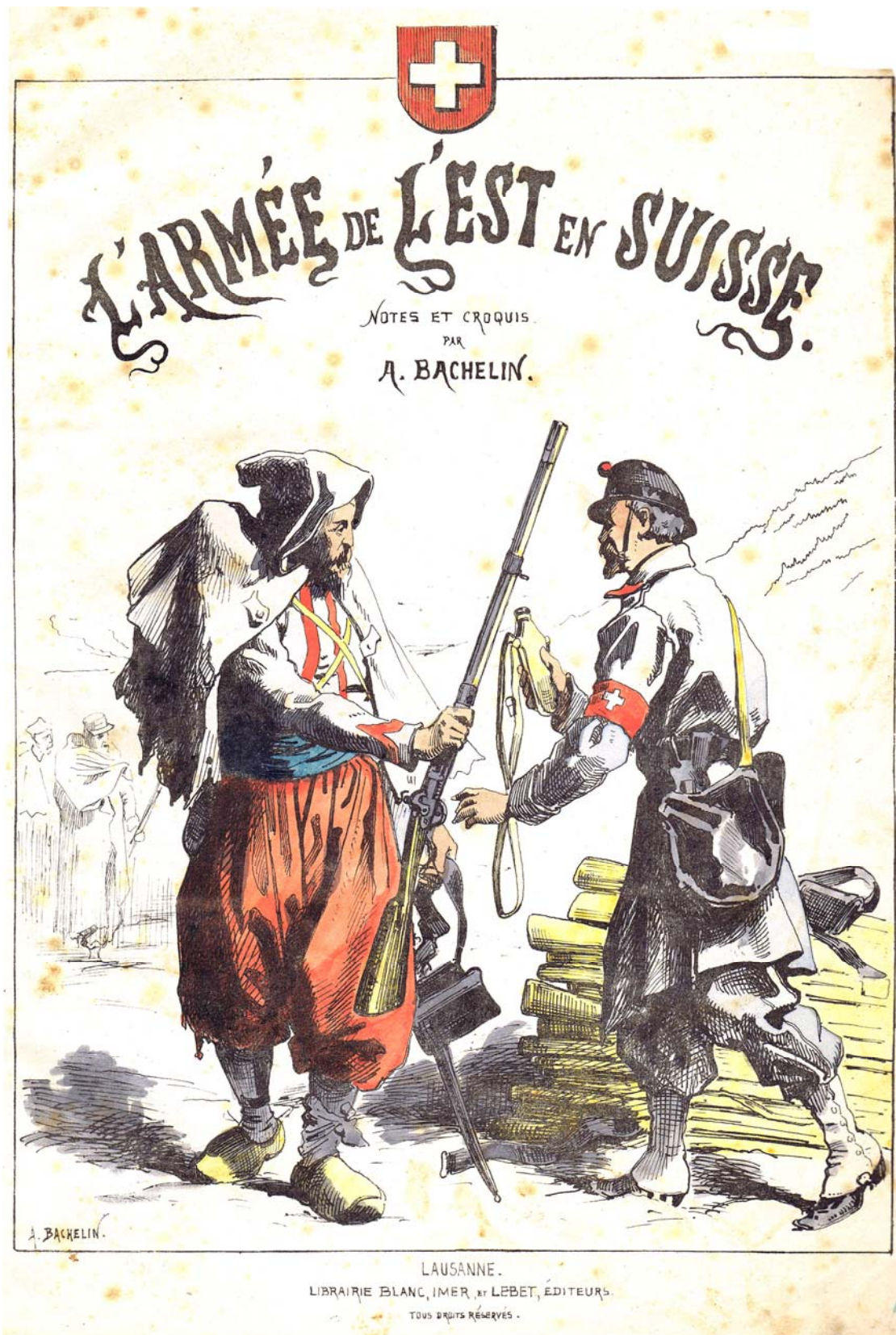
La guerre de septante sera à l'origine de toute une littérature, tant du côté français que suisse.

Pour la France, on constatera sans grande surprise que l'épisode des Bourbakis réfugiés sur sol helvétique est pratiquement passé sous silence. Cet épisode naturellement peu valorisant pour l'Armée française de l'Est, prestige national oblige, était considéré un peu comme une tache dans l'histoire de l'empire de cette époque-là. On est mieux renseigné sur le sujet par les ouvrages suisses qui ont relaté de multiples fois l'arrivée des Bourbakis.

Nous vous offrons un échantillon de cette littérature sans prétendre à aucune exhaustivité.



Les réfugiés français furent très reconnaissants à la Suisse de les avoir accueillis.



Livre de textes et de gravures édité en 1872. L'image de la couverture aura servi de multiples fois à illustrer les productions du Patrimoine de la Vallée de Joux en rapport avec le passage des Bourbakis les 1^{er} et 2 février 1871.

HISTOIRE DE LA GUERRE DE 1870-71

PAR

A. GIRARD

Agrégé de l'Université,
Professeur d'histoire au lycée
de Bordeaux.

F. DUMAS

Agrégé de l'Université,
Docteur ès lettres, Doyen de la Faculté
des lettres de Toulouse.

~~~~~  
**110 Gravures**  
**23 Cartes et Plans de batailles**  
~~~~~

CINQUIÈME ÉDITION

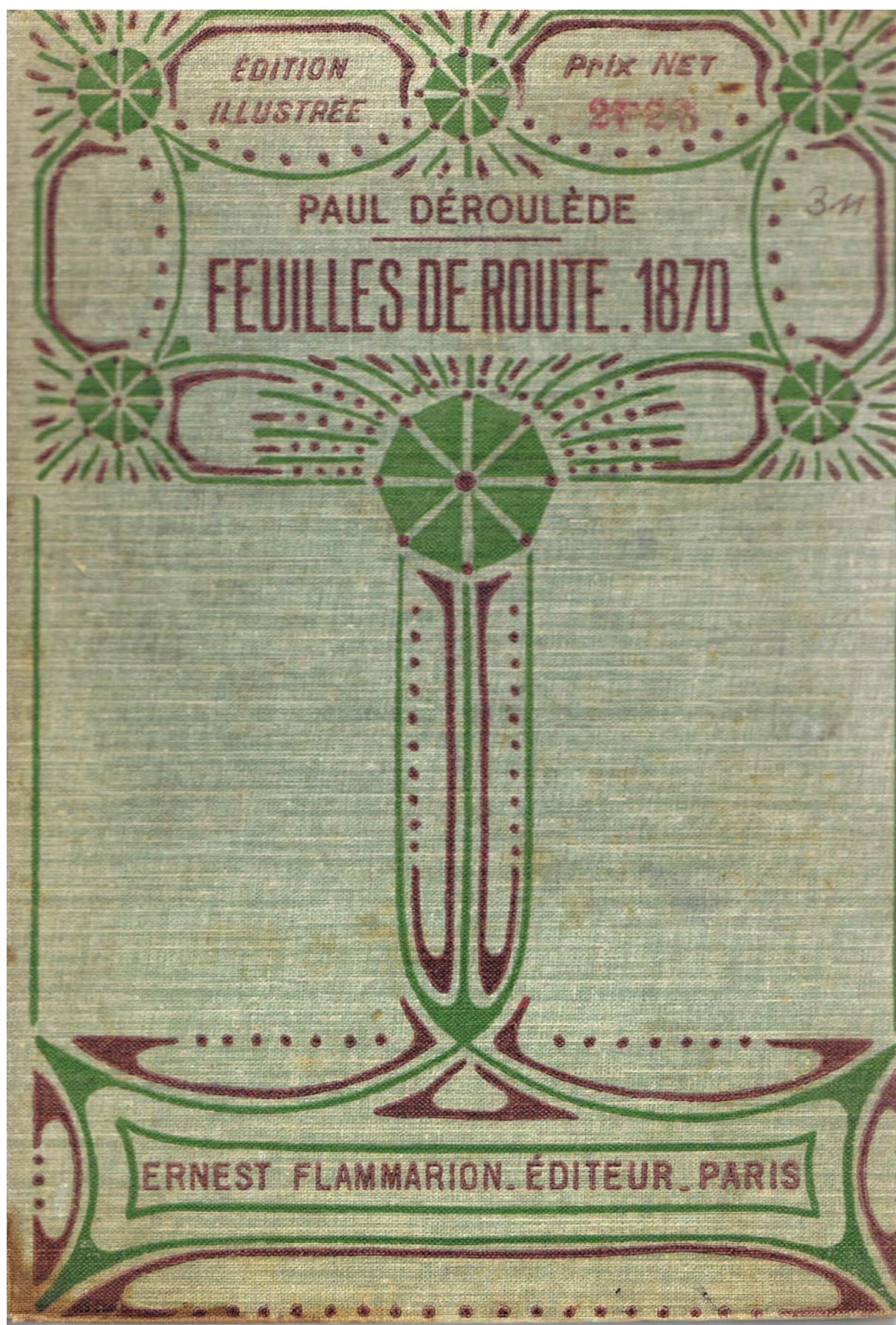


PARIS
LIBRAIRIE LAROUSSE

13-17, RUE MONTPARNASSE (6^e)
SUCCURSALE : Rue des Écoles, 58 (Sorbonne)

—
Tous droits réservés.

Début XXe siècle.



PAUL DÉROULÈDE

1870

Feuilles de Route

Des Bois de Verrières à la Forteresse de Breslau

ILLUSTRATIONS DE R. ARUS

COUVERTURE D'APRÈS LE TABLEAU D'ÉDOUARD DETAILLE



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITION ET DE PUBLICATIONS
LIBRAIRIE FÉLIX JUVEN
13, rue de l'Odéon, 13

Fin XIXe – début XXe siècle.

LES
ENFANTS DE MARCEL

INSTRUCTION MORALE ET CIVIQUE EN ACTION

LIVRE DE LECTURE COURANTE

COURS MOYEN

CONFORME AUX PROGRAMMES DU 27 JUILLET 1882
AVEC PLUS DE 250 GRAVURES INSTRUCTIVES POUR LES LEÇONS DE CHOSES

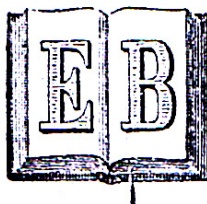
PAR

G. BRUNO

LAURÉAT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
AUTEUR DE *Francinet* ET DU *Tour de la France*

Ouvrage couronné par la Société d'instruction
et d'éducation populaires

QUATRE-VINGT-DIX-NEUVIÈME ÉDITION



PARIS

**LIBRAIRIE CLASSIQUE EUGÈNE BELIN
BELIN FRÈRES**

RUE DE VAUGIRARD, 52

1901

Droits de traduction et de reproduction réservés.

LES ENFANTS DE MARCEL

I. — L'armée de l'Est. — Le bivouac dans les bois. Le père et le fils.

Il faut apprendre dès l'enfance à mettre au-dessus de tout honneur et patrie. *Honneur et Patrie* est la devise de notre armée ; ce doit être aussi celle de tout Français et de toute Française.

Par une nuit de janvier 1871, un régiment de l'armée de l'Est campait sous bois aux environs de Pontarlier.

Le froid était extrême ; les hommes avaient allumé de grands feux ; puis ils s'étaient endormis, étendus sur la terre, les pieds tournés vers les charbons, la tête appuyée sur le havresac. La lune, que le froid rendait plus brillante, éclairait ces visages fatigués, noircis par la fumée et le hâle.



UN BIVOUAC A L'ARMÉE DE L'EST, DANS LES MONTAGNES DU JURA.

Dans ce cercle d'hommes immobiles, tous ne dormaient pas. L'un, le sergent Marcel, le coude appuyé sur son sac et la tête dans sa main, réfléchissait tristement. De grosses

larmes parfois arrivaient au bord de ses paupières, mais aussitôt il les arrêtait au passage du revers de sa main rude, mieux faite pour soulever un fusil que pour sécher des larmes.

Longtemps il s'efforça ainsi de refouler sa peine ; à la fin, le chagrin fut plus fort et le sergent Marcel se mit à sangloter ; — vrais sanglots de soldat, tout en dedans. Seules, les épaules se soulevaient par brusques soubresauts, et de longs soupirs se faisaient jour, mais si habilement étouffés qu'ils ressemblaient au bruit irrégulier de la respiration des camarades endormis.

Pauvre sergent Marcel ! La veille même on avait enterré sa femme, la brave cantinière du régiment, la mère de ses quatre enfants.

Blessée au combat d'Héricourt dans la Haute-Saône, elle avait languì, portant son bras gauche en écharpe, et malgré tout faisant son devoir, sans vouloir quitter ni son mari ni son poste. Mais elle avait plus de courage que de force. Elle s'était épuisée ; un accès de fièvre pernicieuse l'avait emportée en vingt-quatre heures.

Et Marcel songeait aux quatre orphelins qu'elle lui laissait ! L'aîné, Louis, dormait entre ses jambes ; un bel enfant, c'était vrai, mais si jeune !... Treize ans, pas plus. Et enfant de troupe déjà ; brave et fort comme un homme, doux comme une fille !... Au régiment, qui ne l'aimait ? Il y était né, en avait toujours partagé le sort. Père et fils ne s'étaient jamais quittés ! Cet enfant, c'était « sa petite ombre », comme on disait dans les bons jours. — Et pourtant, pensait Marcel, nous n'aurions pas dû le garder avec nous, au milieu d'une souffrance pareille. La neige pour lit, souvent pas de pain, des marches forcées ; sans cesse harcelés par l'ennemi... Ah ! c'en est trop à la fin. Puisque le colonel, dans le désordre d'une armée levée à la hâte, n'a accepté l'enfant que par tolérance et à cause de sa mère, je dois tâcher de le renvoyer au pays près de son frère et de ses deux sœurs. Il partira, je l'en ai prévenu, si toutefois il y a encore un chemin libre... Et je resterai seul ici, moi, avec mon chagrin. La mère mise en terre de la veille, il faudra quitter demain l'enfant ! Quel supplice !... Et avec cela, toujours battus ! Voir la France envahie et ne pas arriver à

chasser l'ennemi ! Quelle misère, mon Dieu, quelle misère ! et que la vie est dure !

Pendant que le sergent prenait cette résolution, la petite ombre pelotonnée entre les genoux du père Marcel se souleva tout à coup ; deux bras d'enfant se nouèrent au cou du sergent et une voix douce murmura :

— Père, je vous en supplie, gardez-moi.

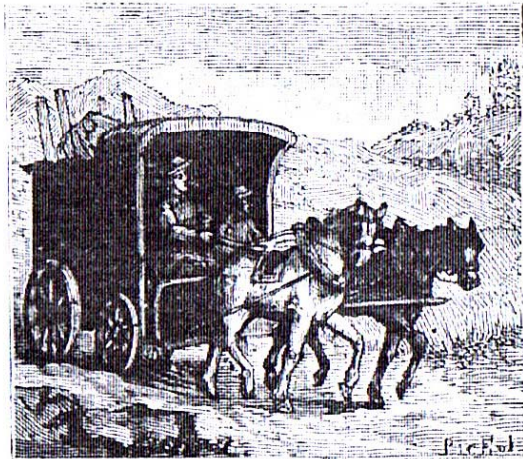
Le père releva brusquement la tête : il était contrarié d'être surpris en larmes par l'enfant.

Celui-ci ne se découragea point :

— Je vous en supplie, reprit-il, ne me renvoyez pas.

D'un geste, le sergent écarta les bras du jeune garçon ; il fronça le sourcil en homme résolu à gronder, et d'une voix rude qui ne souffrait pas de réplique :

— C'est pour ton bien, petit. A présent que ta mère est morte, tu n'auras plus sa voiture de cantine pour t'aider le jour dans les marches et la nuit pour y dormir abrité. Chez ta grand'mère, tu auras un bon lit au lieu de trembler sur la neige, tu mangeras à ta faim au lieu de jeûner, et les obus ne t'atteindront pas. C'est décidé. Pas un mot. Dors.



LA VOITURE DE CANTINE, à l'armée, transporte des vivres et des boissons pour les soldats.

Louis fit un mouvement comme s'il se recouchait ; mais, quand il vit que le père ne grondait plus, il s'enhardit, se rapprocha doucement, et à demi-voix, suppliant : — Oh ! dit-il, vous croyez donc que je dormirai mieux dans un lit, vous sachant couché dans la neige ? Vous croyez que je mangerai à ma faim comme cela loin de vous, quand vous jeûnerez ici ? Allez, ne le croyez pas, père ; je ne mangerai plus, au contraire, je ne dormirai plus ; alors, sûrement, je tomberai malade, et voilà !...

Louis s'arrêta, étonné d'en avoir osé dire si long.

Le sergent, toujours la tête dans la main, haussa les épaules, et d'une voix un peu moins dure :

— Chansons que tout cela, petit. A ton âge, on oublie vite, Dieu merci.

— Ah ! fit l'enfant, et si cela était, pourtant, si je pouvais vous oublier, oublier le régiment, le malheur de la France, vous aimeriez mieux cela, dites ?

Et le petit garçon fixait sur son père des yeux où brillait une sorte d'étonnement indigné.

Le sergent ne put retenir un soupir qui l'étranglait. Il ne répondit pas tout de suite ; puis, d'une voix rauque, sourde : — Je veux que tu vives ; ici tu mourrais.

— Alors, pourquoi m'avez-vous appris tout petit à ne pas craindre la mort, à souffrir sans me plaindre, à ne jamais tourner les talons au danger, à mettre au-dessus de tout l'honneur et la patrie ?

Puis, changeant de ton soudain, de sa voix jeune et gaie il se mit à réconforter le vieux soldat : — D'ailleurs, père, pourquoi vous imaginer que je vais mourir ? Je suis bien plus solide que vous ne croyez. Rappelez-vous ce que disait le colonel Achilli l'autre jour : « Ce bambin-là est en acier ; il marche comme un vétéran. » Père, soyez tranquille, je tiens de vous pour être fort...

— Et de ta mère pour être bon ! soupira le sergent, dont le cœur se dégonflait sous les caresses de son fils.

Puis, quand cette minute d'expansion fut passée, le sergent Marcel dit gravement :

— Allons, petit, si tu veux rester soldat malgré tout, endors-toi, car demain la journée sera rude... Du reste, ajouta-t-il comme pour se justifier de sa faiblesse, je ne sais si je puis vraiment te renvoyer : on dit que nous sommes cernés.

Et, pendant que le sergent roulait l'enfant dans sa capote trouée, la petite voix douce murmurait en s'endormant :

— Merci, père, de me garder près de vous.

Le sergent immobile l'écoutait. Puis, quand la respiration égale de l'enfant lui annonça qu'il dormait, il se souleva à son tour, furtivement, comme s'il craignait d'être vu, et il baisa le front de son fils :

— Brave petit cœur, murmura t-il, je te bénis.

Puis, plus bas encore :

— O patrie, patrie, cet enfant sera digne de toi !

II. — Le dévouement est le devoir du soldat. — Belle parole du colonel Achilli.

Il est trop facile d'être brave quand on compte sur la victoire ; c'est dans les mauvais jours que se reconnaît le vrai soldat. Il se dit alors à lui-même : « Vainqueur ou vaincu, je ferai mon devoir jusqu'au bout. »

Le lendemain la journée fut dure, comme l'avait prévu le sergent Marcel. Son régiment était commandé par le colonel Achilli, un de ceux qui se sont le plus distingués dans la campagne de l'Est. Dès que la diane eut sonné, le colonel rassembla ses hommes et leur dit :



LA DIANE est la sonnerie qui réveille les soldats au camp.

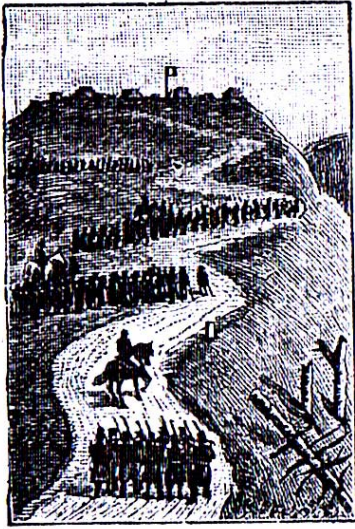
— Soldats, c'est aujourd'hui sur nous que va reposer le sort de toute l'armée de l'Est. Cernée par les Prussiens, elle n'a plus devant elle qu'une seule route ouverte, la route de la frontière suisse. Si l'armée n'est pas en Suisse dans vingt-quatre heures, les Prussiens la feront prisonnière ainsi qu'à Sedan ; ils s'empareront de notre matériel, de nos armes, de nos drapeaux, ce qui est la suprême honte ! Il faut donc arrêter les Prussiens pendant vingt-quatre heures. C'est notre régiment que le général Robert a désigné pour cette tâche glorieuse ; c'est nous qu'il charge de défendre le col de la Cluse pour arrêter l'ennemi pendant que nos camarades passeront en Suisse. Soldats, on compte sur nous comme sur les plus braves ! S'il le faut, mourons à notre poste, mais sauvons l'armée et l'honneur de la France !

Aussitôt le colonel Achilli disposa ses troupes sur les pentes de la montagne, au pied des forts du Jura, pour garder le col de la Cluse, qui se trouve entre Pontarlier et la frontière suisse.

Tous les soldats comprenaient la gravité de la situation.

Quelques jeunes recrues, moins braves que leurs camarades, laissèrent percer leur inquiétude, regrettant tout haut d'avoir été choisies pour une mort presque certaine. Alors

le colonel qui, lui, se battait avec deux blessures ouvertes depuis deux mois, prononça ces paroles restées célèbres :



UN FORT dans le Jura.

— « De quoi vous plaignez-vous ?
 » Vous reposerez sur la terre de
 » France ! Tant d'autres n'ont pas
 » eu ce bonheur et sont morts pri-
 » sonniers sur le sol ennemi ! »

Le jeune Louis fut mis à l'ambulance, où il devait rendre des services, pendant que son père combattait aux côtés du colonel Achilli.

L'enfant avait le cœur bien serré, car il comprenait que, le soir venu, il resterait peu d'hommes debout parmi

ces vaillants qui devaient à eux seuls arrêter toute une armée.

L'œil fixé sur son père, il se demandait avec angoisse si ce père bien-aimé ne serait pas, dans quelques heures, au nombre de ceux qui allaient reposer pour toujours sur cette terre de France.

Marcel, devinant la pensée de l'enfant, l'embrassa en silence ; puis, d'un ton grave, il lui dit à voix basse :

— Le devoir avant tout, mon fils. Si je meurs, tâche de me remplacer auprès de tes sœurs et de ton jeune frère. Tu leur apprendras le courage, toi qui as vécu à l'armée, cette grande école du courage. Tu leur diras que j'étais au nombre de ceux qui ont sauvé le gros de l'armée de l'Est. Ce qui serait du dévouement pour un homme ordinaire est un simple devoir pour le soldat ; mon fils, ton père aura simplement fait son devoir.

III. — Réponse héroïque du général Robert.

La retraite de l'armée de l'Est.

Il faut aimer la patrie française pour ses malheurs comme pour ses gloires.

Bientôt les grondements du canon retentirent dans tous les échos de la montagne ; les balles sifflèrent de toutes parts, faisant des trous dans la neige, qui ne tarda pas à se rougir de sang. On ne distinguait d'abord les Prussiens que comme

des points noirs sur la campagne blanche. Mais, de quart d'heure en quart d'heure, ils se rapprochèrent.

Dans l'après-midi, Français et Prussiens étaient si près les uns des autres qu'ils se fusillaient à vingt pas.

Vers trois heures, le feu des ennemis cessa tout à coup.

Un officier supérieur allemand s'avança vers nos rangs, en parlementaire, et s'adressant au général Robert, qui commandait en chef à cet endroit :

— Vous êtes cernés, dit-il, il ne vous reste plus qu'à vous rendre.

— « Pardon, monsieur, » lui

répondit le général Robert avec une simplicité héroïque, « il nous reste encore à mourir avec honneur. »

Le feu recommença avec une furie croissante, et quelque temps après le général Robert tomba blessé à mort.

Défendues ainsi par une muraille vivante, par cette poignée d'hommes qui se dévouait pour sauver tout le reste, nos troupes se hâtaient de défilier vers la frontière. Quatre-vingt-cinq mille soldats, pâles, en haillons, beaucoup ayant les pieds nus, tous exténués de faim et de misère ! Les plus épuisés de fatigue tombaient sur la route ; n'ayant plus la force de se relever, ils agonisaient.

Les fourgons suivaient, remplis de blessés, de fiévreux et d'infortunés dont les pieds s'étaient gelés dans la neige. Les chevaux qui traînaient ces fourgons n'avaient point mangé depuis plusieurs jours ; ils souffraient tellement de la faim qu'ils avaient rongé le bois des roues et même la queue de leurs camarades. Ils trébuchaient à chaque pas ; les soldats poussaient aux roues. Quand les chevaux s'abattaient pour ne plus se relever, les hommes s'attelaient à leur place pour traîner leurs camarades blessés. C'était alors leur tour de



LE PARLEMENTAIRE. — La personne de tout parlementaire qui vient faire des propositions est sacrée.

trébucher et de s'affaïsser sur la glace. D'autres les relayaient, et le défilé ne cessait point d'avancer.



LA RETRAITE DE L'ARMÉE DE L'EST VERS LA SUISSE, EN 1871.

O patrie, c'était au milieu de telles souffrances que quatre-vingt-cinq mille de tes enfants quittaient ton sol pour ne pas rendre à l'ennemi leurs armes et leurs drapeaux !

Et, pendant qu'ils s'avançaient ainsi sur les routes neigeuses, ceux qui étaient restés en arrière au col de la Cluse, pour assurer la retraite de l'armée, devaient combattre jusqu'à la mort.

Ah ! ce n'est pas seulement dans ses grandeurs et dans ses gloires, c'est encore plus, peut-être, dans ses malheurs et ses revers qu'il faut aimer notre patrie. Ces revers ont été l'occasion de tant de souffrances noblement endurées, de tant de dévouements, de tant d'héroïsmes !

IV. — Blessure du sergent Marcel. — Courage et dévouement filial de Louis.

Si la guerre est le plus grand des fléaux, elle a pourtant l'avantage de nous apprendre à mépriser la mort.

Les heures s'écoulaient ; la lutte devenait de plus en plus acharnée au col de la Cluse, entre les Prussiens et les Français chargés de leur barrer le passage.

Louis était monté sur un petit coteau voisin de l'ambulance. De loin, il pouvait suivre des yeux le combat. Il

apercevait le brave colonel Achilli qui, du haut de son cheval, excitait ses troupes et se battait depuis le matin, malgré ses deux blessures. A ses côtés se trouvait le sergent Marcel, qui, lui aussi, faisait son devoir avec vaillance.

Brusquement, Louis vit s'affaïsser le colonel. Celui-ci avait reçu d'un éclat d'obus une troisième blessure.

Aucun brancardier n'était là. Plusieurs soldats, qui étaient tout près du colonel, le transportèrent à la hâte dans la direction de l'ambulance. Mais, dès que le colonel put parler : — Que faites-vous ? dit-il. Ne vous occupez pas de moi. Le devoir du soldat est de combattre. Combattez

Les soldats déposèrent le colonel et revinrent au lieu du combat.

Louis, qui avait tout vu, courut aussitôt prévenir les ambulanciers. Puis, sans les attendre, il franchit rapidement la distance qui le séparait du colonel et, un bidon à la main :

— Buvez, colonel, dit-il d'une voix douce et triste. Les ambulanciers viennent ; je les ai prévenus.

Bientôt, en effet, deux hommes de l'ambulance arrivèrent. Ils glissèrent le brancard sous les reins du colonel et le por-

tèrent à l'endroit creux où l'ambulance était abritée.

De temps à autre le jeune Louis, très inquiet pour son père, remontait sur le coteau, pour surveiller des yeux le coin où le sergent combattait.



L'ÉCLAT D'OBUS.



LE BRANCARD DES AMBULANCIERS.

L'ennemi se rapprochait toujours, toujours. Le plus souvent, la fumée était telle que Louis ne distinguait rien ; puis une éclaircie se faisait, et il apercevait de nouveau la haute taille du sergent, debout, commandant ses hommes.

Tout à coup, Louis voit le fusil de Marcel s'abattre. Il étouffe un cri. Néanmoins, le sergent ne tombe point ; son bras droit seul pend inerte à son côté, mais, du bras gauche, Marcel a saisi son sabre : sans s'occuper de lui-même, il continue à commander et à encourager ses soldats.

Louis, en regardant de loin son père, sentait ses yeux s'emplir de larmes, mais il s'efforçait de les retenir : on ne pleure pas au régiment.

Toutefois, un moment vint où le sergent fut forcé de s'adosser contre un arbre. « Ses forces l'abandonnent, pensa Louis ; mon Dieu, mon Dieu, protégez-le... Non, il se redresse ; son bras gauche agite toujours son sabre... Qu'il est courageux ! »

Le brave sergent, en effet, voulait commander ses hommes jusqu'au dernier soupir. Enfin, le bras gauche tomba épuisé, le sabre s'échappa des doigts et le sergent roula à terre.

Louis ne put retenir un cri. Pris d'une angoisse horrible, il s'élança auprès des ambulanciers : — Mon père est blessé ! mon père ! venez chercher mon père !

Mais, justement, on était en train d'emmener les blessés plus loin : l'ennemi avait tellement rapproché son cercle de fer qu'on ne pouvait laisser l'ambulance sous le feu des batteries. Le temps pressait ; on manquait de moyens de transport ; impossible de se charger d'un homme en plus.

L'enfant, hors de lui, pâle comme la mort, s'agenouilla alors près du colonel Achilli. — Ah ! mon colonel, dit-il en tendant vers lui ses mains tremblantes, ordonnez à quelqu'un de m'aider à chercher mon père.

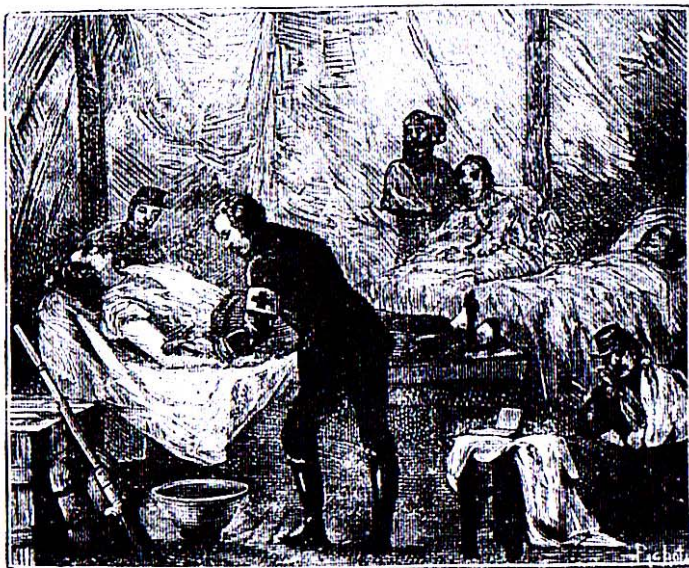
Le colonel, quoique blessé à mort, n'avait point entièrement perdu connaissance. Il reconnut le vaillant enfant qui était venu tout à l'heure à son secours et, faisant un effort suprême pour parler, il dit au major d'une voix à peine distincte : — Emportez son père à ma place, la France y gagnera un brave... Je suis perdu, moi...

— Allons, dit le major, qu'on coure chercher le sergent ; nous verrons ce qu'on peut faire.

Louis, encore à genoux, baisa la main pendante du colonel; puis, se levant, il courut vers le lieu du combat. Un ambulancier le suivit.

Louis eut le bonheur de pouvoir, avec lui, rapporter son père à l'endroit où le major devait le soigner.

Marcel était sans connaissance, ayant perdu trop de sang. En un instant, le major examina sa blessure : — Elle est grave, dit-il, mais non mortelle, du moins pour l'heure. L'épaule fut bandée, et, le sang ayant cessé de couler, le sergent revint à lui. Le major le fit transporter à la hâte dans le pli de terrain le mieux abrité, et l'assit appuyé contre un arbre.



L'AMBULANCE.

— Mon brave, nous ne pouvons plus t'emporter maintenant : toute la place est prise dans les fourgons. Nous ne pouvons pas davantage revenir te chercher. Repose-toi donc, puis tâche de faire la route à pied. Voici un peu d'eau-de-vie; cela t'aidera : ménage-la.

— Je vous remercie, major, dit Marcel, dont les dents commençaient à claquer par l'effet de la fièvre.

Et il s'étendit de son mieux sur le sol glacé, pendant que Louis demeurait attentif auprès de son père.

V. — Arrivée de l'armée de l'Est en Suisse. — L'hospitalité.

L'hospitalité a été de tout temps regardée comme un devoir sacré. Heureux celui qui possède un abri pour pouvoir le partager avec celui qui est sans asile!

Quand la nuit vint, le combat héroïque cessa. Grâce au dévouement des troupes qui avaient défendu le col de la Cluse, la plus grande partie de l'armée de l'Est avait pu passer en Suisse; le reste continua de défilier toute la nuit.

Les rares survivants du combat de la Cluse se mirent en marche à leur tour vers la frontière.

Parmi eux se traînait le sergent Marcel, appuyé sur l'épaule de son fils. Plusieurs fois il s'arrêta découragé, ne se sentant plus la force de suivre, résolu à s'étendre dans la neige et à y mourir; mais alors la petite voix douce de l'enfant s'élevait : — Père, appuyez-vous davantage, je ne vous sens pas seulement.

Parfois l'enfant abandonnait son cher blessé pour lui chercher un petit morceau de glace; puis il le présentait aux lèvres du sergent. — Ce froid vous ranimera, lui disait-il.



MARCHE DES BLESSÉS DANS LA RETRAITE DE L'EST.

Et en effet, la glace calmait pour un instant la soif ardente de la fièvre. Et on repartait, pas à pas, la mort dans le cœur. Tant souffrir n'eût été rien encore si l'on avait eu la joie de savoir la Patrie sauvée!

Le père et l'enfant se traînèrent ainsi toute la nuit.

Enfin, au matin, ils aperçurent la frontière, avec la borne sur laquelle était écrit par devant le mot : FRANCE, et



L'ACCUEIL DES BLESSÉS EN SUISSE, en 1871.

derrière : SUISSE.

Ils étaient tellement épuisés l'un et l'autre qu'ils trébuchaient à chaque pas et que tout tremblait devant eux comme dans un songe. Néanmoins, Louis entrevit vaguement les postes suisses auxquels les soldats français re-

mettaient leurs armes, comme doit le faire toute armée qui franchit un sol étranger et ami.

Mais le sergent Marcel était à bout de forces ; un nuage passa sur ses yeux, il tendit son bras gauche en avant, frappant l'air de la main comme pour se retenir, et il s'affaissa dans la neige, entraînant l'enfant dans sa chute.

De braves femmes du canton de Neufchâtel, qui se trouvaient là pour apporter des vivres à nos malheureux soldats, s'approchèrent aussitôt. — Oh ! firent-elles en soulevant le jeune Louis, un pauvre enfant !

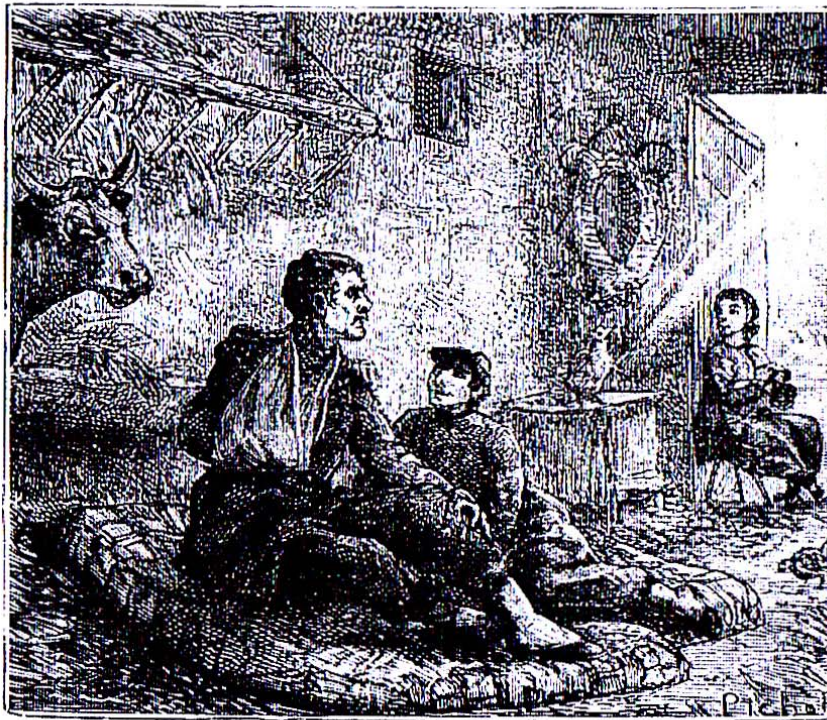
Elles mouillèrent ses lèvres avec quelques gouttes de vin ; il rouvrit les yeux et son premier regard chercha son père.

Il le vit près de lui, entouré de braves gens qui le soignaient. Et il referma doucement les yeux en murmurant : — Merci !

VI. — Tous les malheureux sont nos frères.

Français, respectons toujours les droits des autres peuples ; donnons-leur des marques non d'ambition, mais de sympathie : ils finiront par nous aimer.

Quelques heures après, le père et l'enfant s'éveillèrent



BLESSÉS FRANÇAIS DANS UNE ÉTABLE, en 1871.

étendus l'un près de l'autre, ne sachant où ils étaient, car l'endroit était sombre ; mais, au lieu du froid de la neige,

une douce chaleur les entourait. Un bruit se fit entendre ; ce n'était plus le bruit lugubre du canon, c'était le mugissement pacifique d'une bonne vache qui les regardait de ses grands yeux tranquilles et doux. Des caquetages de coqs et de poules lui répondaient et, tout au fond, sur le seuil d'une porte entrebâillée, une petite fille assise sur un escabeau et occupée à faire de la charpie semblait veiller sur eux ; car elle les regardait souvent et se montrait attentive à chacun de leurs mouvements.

— Mère, s'écria-t-elle, ils sont éveillés.

Aussitôt la mère parut ; elle s'approcha de la vache pour la traire. Quand elle eut tiré deux bonnes tasses de lait, elle vint près des blessés. Pendant qu'elle faisait boire le sergent, la petite fille présentait la seconde tasse à Louis.

Tous deux avalèrent avidement ce lait chaud et nourrissant.

— Etes-vous mieux ? dit la femme avec un bon sourire attendri, êtes-vous un peu réchauffés ?

— Oh ! que j'ai soif encore ! dit le sergent de ce ton saccadé que donne la fièvre.

— Attendez, dit la femme ; et elle se mit en devoir de tirer



LA CHARPIE DANS LES ÉCOLES PENDANT LA GUERRE.

une autre tasse de lait.

Pendant ce temps, la petite Rose expliquait à Louis comment toutes les maisons, les églises, les écoles, avaient été remplies dès la veille par les milliers de soldats arrivés avant le sergent et son fils. Toutes

les écolières étaient occupées à faire de la charpie. Faute de place, plusieurs soldats, — les moins fatigués, — avaient dû dormir sans trouver d'autre abri que les tunnels.

Les parents de Rose, eux, n'étaient pas riches : mais la mère, en voyant le petit soldat, — un enfant si jeune ! — n'a-

vait pu résister au désir de s'en charger. On avait donc fait un lit de bonne paille dans l'étable ; on leur avait donné les oreillers, les couvertures des parents ; et on allait les soigner. les guérir...

Louis écoutait le gentil babil de la petite, et sur ses lèvres pâlies un demi-sourire renaissait. Le sergent, lui, l'œil brillant de fièvre, les sourcils froncés, semblait avoir peine à coordonner ses idées.



SOLDATS FRANÇAIS REFUGIÉS SOUS UN TUNNEL, EN 1871.

— Alors, nous ne sommes pas prisonniers ? fit-il d'une voix brève, anxieuse, comme dans le délire.

— Mais non, répondit la petite, vous êtes chez des amis.

— Des amis... dit le sergent en hochant la tête. La France n'a plus d'amis...

Et ses yeux dilatés regardaient la petite avec égarement.

Depuis six mois il avait entendu dire bien des fois : — « Nous n'avons plus d'amis, les nations de l'Europe assistent muettes à l'agonie de la France, elles ne voient que nos torts et oublient nos services !... » A cette heure d'épuisement, où la fièvre bouleversait ses idées, il ne revenait à l'esprit de Marcel que des paroles de désespoir.

La bonne Suissesse, émue par le visage sombre du vieux soldat, se rapprocha de lui.

— Ne parlez pas ainsi, fit-elle ; nous aimons tant la France ! Et nous accueillons les Français comme des frères. La France aura toujours des amis, voyez-vous, si elle n'a pas d'autre ambition que de servir la justice.

Et pendant que le sergent, altéré par la fièvre, approchait ses lèvres de la tasse, elle ajouta en regardant le visage épuisé de ses deux malades :

— D'ailleurs, quand même nous n'aimerions pas la France, vous seriez encore pour nous des frères. Allez ! peu importe la nationalité ou la race. Vous êtes malheureux, cela suffit.

1871

SOUVENIRS
DE
L'ENTRÉE EN SUISSE

DE
l'Armée de l'Est
et de son passage à **S^{te}-Croix**

PAR
J. JUNOD-JACCARD

Prix : 2 Francs



SAINTE-CROIX
IMPRIMERIE GEORGES JEANRICHARD

1907

Avec une réédition en 2021.

oi

HISTOIRE ILLUSTRÉE

DE LA

SUISSE

A L'USAGE DES ÉCOLES PRIMAIRES

PAR

W. ROSIER

PROFESSEUR

Ouvrage adopté par les Départements de l'Instruction publique

DES CANTONS DE

VAUD, NEUCHÂTEL ET GENÈVE

et contenant de nombreuses gravures et cartes dont huit cartes en couleur

DEUXIÈME ÉDITION

LAUSANNE

LIBRAIRIE PAYOT & C^{ie}

1911

TOUS DROITS RÉSERVÉS

4. La Suisse et la guerre franco-allemande. — En 1870, une guerre terrible éclata entre la France et l'Allemagne. Le gouvernement fédéral proclama la neutralité de la Suisse et de la Savoie du nord. Des troupes suisses furent mises sur pied, sous le commandement du général *Herzog*, pour couvrir la frontière du Jura.

La guerre fut très malheureuse pour la France ⁽³⁾. Par un hiver des plus rigoureux, une armée française, poursuivie par les troupes allemandes, dut chercher un refuge en Suisse (1871). Elle se présenta à la frontière neuchâteloise, aux *Verrières*, remit ses armes et ses canons aux troupes suisses

¹ Ainsi que le comté de Nice.

² Le Chablais et le Faucigny.

³ Par ses conséquences, la *guerre franco-allemande* (1870-1871) est l'un des événements les plus considérables de l'époque contemporaine. Malgré leur vaillance, les armées françaises furent battues, d'abord à Wissembourg, à Frœschwiller, à Forbach (fig. 253), puis à Gravelotte, à Saint-Privat, à Sedan où près de 100 000 hommes, ainsi que l'empereur Napoléon III, furent faits prisonniers par l'armée allemande. Cette capitulation amena la chute de l'empire français ; le 4 septembre 1870, la République française fut proclamée à Paris. Un patriote français d'une grande énergie, Gambetta, organisa la résistance. Mais l'armée de la Loire fut forcée de se replier devant les Allemands. L'armée de l'Est, qui

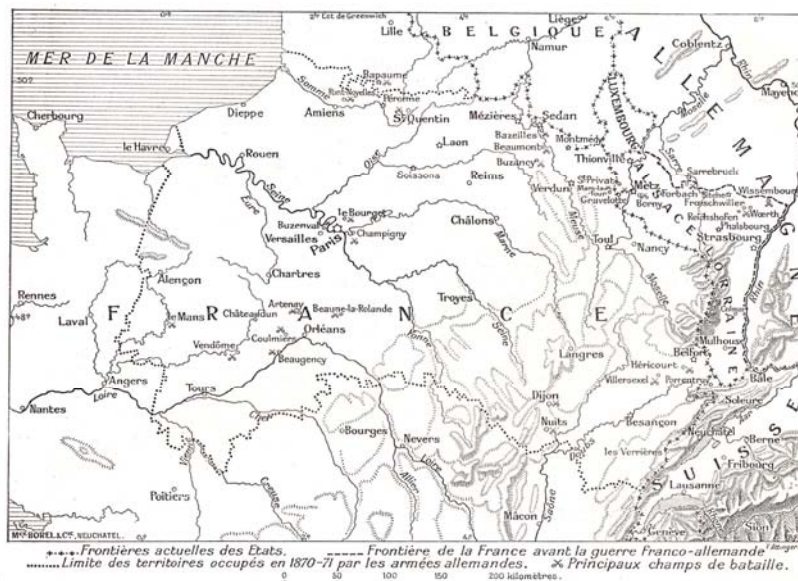


Fig. 253. — Théâtre de la guerre franco-allemande. — Echelle : 1/4 750 000.

et fut répartie dans les différents cantons. Les 85 000 soldats français qui furent ainsi internés en Suisse étaient dans le plus grand dénuement. Un immense mouvement de charité s'empara du peuple suisse qui prodigua les soins et les secours aux malheureux soldats. La guerre finie, ils rentrèrent dans leur pays. De ce témoignage unanime de sym-

opérait en Franche-Comté, sous le commandement du général Bourbaki, fut battue aussi ; c'est cette armée qui dut chercher un refuge en Suisse. Successivement Strasbourg, Metz et Paris s'étaient rendus aux Allemands. La France dut signer le traité de Francfort (10 mai 1871), qui l'obligea à céder l'Alsace et une partie de la Lorraine à l'Allemagne et à lui payer une indemnité de guerre de cinq milliards de francs. Cette guerre assura à l'Allemagne la prépondérance en Europe. Le 18 janvier 1871, l'empire d'Allemagne avait été constitué avec le roi de Prusse, Guillaume I^{er}, comme souverain. Du côté de l'Allemagne, les deux personnalités que ces grands événements avaient mises surtout en vue étaient le prince de Bismarck, chancelier de l'empire, et le maréchal de Moltke.

pathie, le peuple français garda à la Suisse une grande reconnaissance, ce qui contribua à resserrer les liens d'amitié entre les deux républiques voisines.

L'OCCUPATION DES FRONTIÈRES SUISSES EN 1870-1871



NEUCHÂTEL
DELACHAUX & NIESTLÉ S.A.
ÉDITEURS

D. A. BACH

ED. JACKY
LIEUTENANT-COLONEL

L'OCCUPATION DES FRONTIÈRES SUISSES EN 1870-1871 ET L'ENTRÉE EN SUISSE DE L'ARMÉE FRANÇAISE DE L'EST

Préface de M. le Colonel Commandant de Corps
A. AUDEUD

Illustré de 32 reproductions de tableaux, croquis, photographies
et de 2 cartes au 1 : 250.000



NEUCHÂTEL
DELACHAUX & NIESTLÉ S. A.
ÉDITEURS

Edition de 1914, avec une carte des mouvements de l'Armée de l'Est lors de son retrait en Suisse.

oi

HISTOIRE ILLUSTRÉE

DE LA

SUISSE

A L'USAGE DES ÉCOLES PRIMAIRES

PAR

W. ROSIER

NOUVELLE ÉDITION PAR E. SAVARY

Ouvrage adopté par les Départements de l'Instruction publique

des cantons de

VAUD, NEUCHÂTEL, GENÈVE et BERNE

et contenant de nombreuses cartes et gravures.



LIBRAIRIE PAYOT & Cie

LAUSANNE | GENÈVE

1, Rue de Bourg | Pl. du Molard, 2

1923

TOUS DROITS RÉSERVÉS

4. La Suisse et la guerre franco-allemande. — Après la chute de Napoléon I^{er}, la Prusse se releva rapidement de ses défaites. Son territoire s'agrandit par de nombreuses conquêtes et son armée devint peu à peu une des mieux organisées et une des plus fortes de l'Europe. Elle entra en rivalité avec la France qui était la seule puissance continentale capable de lui



résister. Un conflit ne pouvait manquer d'éclater entre ces deux grandes nations.

En juillet 1870, on apprit que l'Espagne, alors en république, avait pris la décision de rétablir la royauté et d'offrir la couronne au cousin du roi de Prusse, *Léopold de Hohenzollern*. La France s'opposa à ce projet. Elle craignait d'être placée entre deux pays ennemis. Léopold renonça à ses intentions. Napoléon III voulut exiger du roi de Prusse l'engagement formel que jamais il ne permettrait à un prince de sa famille de monter sur le trône d'Espagne. Le roi de Prusse refusa. En juillet 1870, la France déclara la guerre à la Prusse.

L'empire français n'était pas prêt. Il avait une armée moins nombreuse que celle de la Prusse et des autres Etats allemands qui s'étaient joints à elle. Ses généraux étaient moins habiles que ceux de ses ennemis. Les forteresses

étaient mal armées, les canons, inférieurs à ceux des Allemands. L'équipement des fantassins était mauvais et l'administration fit preuve d'une coupable incurie. Malgré des prodiges de valeur, les troupes de Napoléon III furent complètement battues. Près de *Sedan*, après une grande bataille, l'empereur fut fait prisonnier et ses troupes durent se rendre. A la nouvelle de ce désastre, la république fut proclamée à Paris (4 septembre 1870).

Le gouvernement français, et particulièrement le ministre *Gambetta*, firent des prodiges en créant de nouvelles armées; elles remportèrent quelques succès, mais ne purent résister aux soldats allemands qui envahirent une grande partie de la France. La ville de Paris fut complètement investie et souffrit cruellement de la faim.

Aussitôt la guerre déclarée entre la France et la Prusse, le gouvernement fédéral avait pro-



Fig. 278. — Le général Herzog.

clamé la neutralité de la Suisse et de la Savoie du nord. Des troupes furent mises sur pied pour border la frontière sous le commandement du général Herzog. Une armée française, commandée par le général Bourbaki, chercha à débloquer

la ville de Belfort assiégée dès le début de la guerre. Cette armée fut battue près de nos frontières et dut chercher un refuge en Suisse (1871). Les soldats français se présentèrent à la frontière, principalement aux Verrières, remirent leurs armes et leurs canons aux troupes suisses, et, au nombre de 85 000, furent répartis entre les cantons de la Confédération. C'était par un hiver extrêmement rigoureux ; les soldats, souffrant de la faim et surtout du froid, étaient dans le plus grand dénuement. Une immense pitié s'empara du peuple suisse ; il prodigua ses soins à ces malheureux, qui trouvèrent chez nous un refuge et des amis au cœur compatissant.

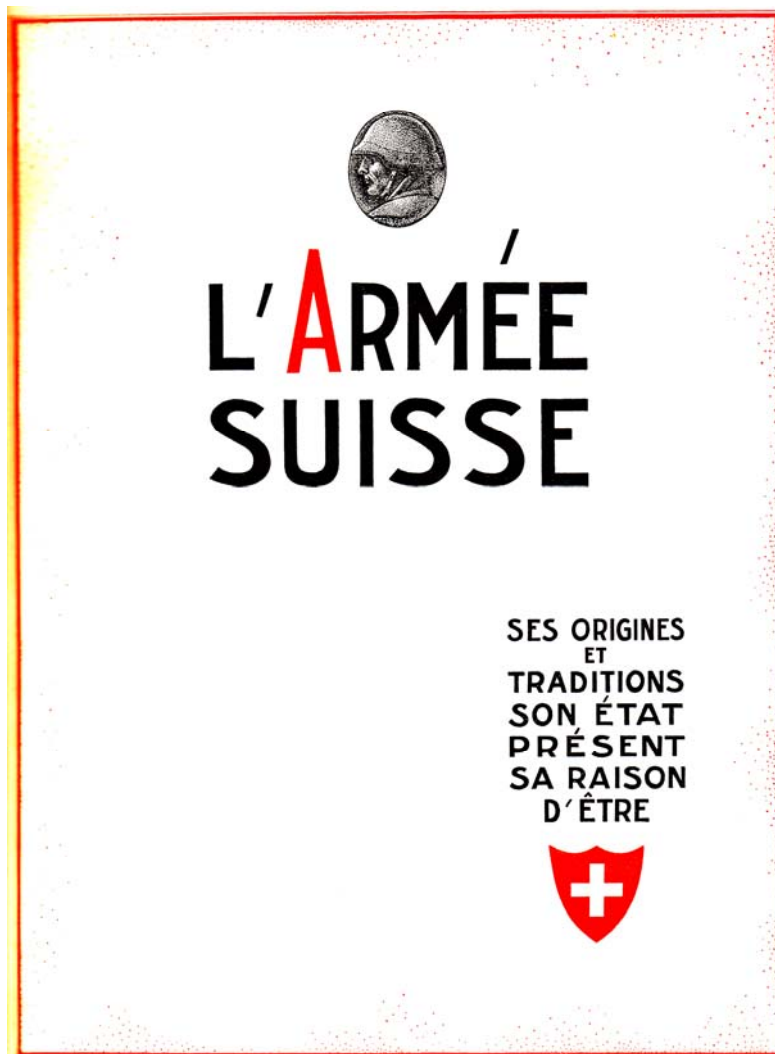
Paris dut se rendre. La France vaincue, signa le traité de Francfort. Elle céda à l'Allemagne l'Alsace et une partie de la Lorraine et paya une indemnité de guerre de cinq milliards. Le 15 janvier 1871, à Versailles, les princes allemands proclamèrent empereur d'Allemagne le roi de Prusse. Les deux plus grands hommes de l'Allemagne, à cette époque, furent le prince de *Bismarck*, chancelier de l'Empire, et le maréchal de *Moltke*, chef de l'état-major de l'armée.

La guerre terminée, les soldats français réfugiés en Suisse rentrèrent dans leurs foyers, pleins de reconnaissance envers les habitants de notre pays, et l'armée fédérale fut licenciée.



Fig. 279. — Arrivée des soldats français aux Verrières, en 1871. (D'après le tableau de A. Bachelin.)

4. La Suisse et la guerre franco-allemande. — En 1870, la guerre éclata entre la France et l'Allemagne. Le gouvernement fédéral proclama la neutralité de la Suisse et, pour garder les frontières, leva des troupes qui furent placées sous les ordres du général Herzog. La guerre fut malheureuse pour la France; ses armées furent battues et son territoire envahi. Par un hiver rigoureux, une armée française, qui combattait près de nos frontières, poursuivie par les troupes allemandes, chercha un refuge dans notre pays. Elle dut remettre ses armes aux soldats suisses et fut répartie dans divers cantons. Les Français internés étaient dans le plus grand dénuement. Ils reçurent en Suisse les soins les plus dévoués. La paix rétablie, ils rentrèrent dans leurs foyers. Les Français durent signer le traité de Francfort : ils payèrent une forte indemnité de guerre et perdirent l'Alsace et une partie de la Lorraine qui furent incorporées à l'empire allemand.



Edition de 1929.



L'ARMÉE SUISSE

SES ORIGINES ET TRADITIONS

SON ÉTAT PRÉSENT

SA RAISON D'ÊTRE

Ouvrage publié sous la direction du Colonel E.-M.G. LÉDERREY

Avant-propos de M. le Conseiller Fédéral SCHEURER,
Chef du Département Militaire Fédéral

Partie historique : Major P. E. DE VALLIÈRE
avec la collaboration du Colonel E.-M.G. FELDMANN

Collaborateurs : Colonel Cdt. de Corps WILDBOLZ,
Colonel Div. SONDEREGGER et Colonel FEYLER

Conclusion de M. le Professeur GONZAGUE DE REYNOLD

Traductions de Monsieur PAUL BUDRY



ÉDITION

DE LA SOCIÉTÉ ANONYME D'ÉDITIONS ARTISTIQUES S. A. D. E. A.

5, Rue de la Confédération

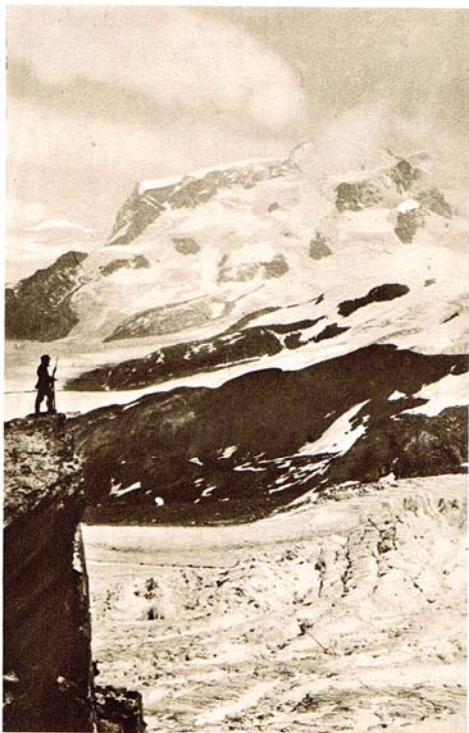
GENÈVE (SUISSE)



De gauche à droite : Artilleur à pied, artilleur à cheval, train d'artillerie (à cheval), carabinier, médecin (à cheval), vétérinaire (à cheval), chasseur, officier carabinier, tambour-major, Général Dufour, colonel fédéral, soldat du génie, dragon (à cheval), infanterie de ligne, guide (à cheval), officier du génie, commandant de bataillon (à cheval), officier d'infanterie.

COSTUMES DE L'ARMÉE FÉDÉRALE (ORDONNANCE 1862)

Planche de R. de Moraine, (Rodolphe Lang, éditeur à Bâle)



N° 168. Service actif 1914-18. Sentinelle à la frontière Est.

quelques contingents fédéraux eut tout le succès voulu. La guerre entre l'Autriche et l'Italie, en 1866, ne devint un sujet d'inquiétude que lorsqu'une concentration autrichienne et des rassemblements de volontaires à Côme furent signalés. 2.000 hommes furent levés.

La guerre franco-allemande de 1870-71 nécessita naturellement une vigilance particulière pour la défense de notre neutralité. Il convient de relever la rapidité avec laquelle agit le gouvernement fédéral. Sans attendre la déclaration de guerre de la France à l'Allemagne (le 19 juillet), il ordonna, le 16 juillet déjà, à dix heures du matin, par télégraphe, la levée immédiate de cinq divisions. Le même jour, l'Assemblée fédérale ratifie cette mesure, confère les pleins pouvoirs au Conseil fédéral pour la défense du pays et lui ouvre des crédits illimités. Le 17 juillet, le Département militaire publie un ordre de concentration et répartit les

secteurs aux divisions. Le 19 juillet, mobilisation et concentration sont terminées. Le même jour, le colonel *Herzog* est nommé *général* et le colonel *Paravicini*, chef d'état-major. La Suisse montrait ainsi sa ferme volonté d'être rapidement prête à défendre son sol avec des forces suffisantes.

A la fin de juillet, l'armée était donc prête à toute éventualité, lorsque l'arrivée du 7^e corps français près de Belfort fit supposer des engagements imminents à proximité de notre frontière. Mais bientôt le foyer des opérations s'éloignait, de sorte que l'armée, à l'exception de quelques troupes, put être licenciée. En octobre, par suite du siège de Belfort, une brigade dut être de nouveau envoyée à Porrentruy et à Délémont ; il s'agissait alors de protéger la frontière contre les incursions des patrouilles allemandes et celles des francs-tireurs français. De nombreux incidents prouvèrent l'utilité de cette mesure.

Vers la fin de l'année, on apprit la formation, sous les ordres de Bourbaki, d'une armée française de l'Est (quatre corps d'armée) qui avait mission de débloquer Belfort. Cette entreprise nécessita une nouvelle occupation de la frontière. Avec l'attaque des « Vengeurs de la Mort », corps français de francs-tireurs à Fahys et à Grandfontaine, le colonel Aubert, commandant de la 3^{me} division, arriva le lendemain dans l'Ajoie et reconnut le danger qui menaçait au sud-ouest. A plusieurs reprises, il demanda du renfort, mais n'obtint le 26 décembre que 2 bat. de la brigade 7 : le bat. 10 de Bâle et le 1/2 bat. 79.

Le 9 janvier, retraite du général von Werder, qui de Villersexel se rapproche de Belfort ; à Croix se trouvaient 4000 Allemands, et à Pierrefontaine arrivèrent 6000 Français. Le 14 janvier, sérieux engagement sous les yeux des postes suisses de Fahys ; ensuite des représentations renouvelées d'Aubert, on mit sur pied le même jour la brigade 13 et la brigade d'artillerie 5. Mais, pendant la bataille de la Lisaine,



N° 169. Dragons en patrouille à la frontière Nord (1914-18).



N° 170. Poste d'officier à la frontière Nord-Ouest. (1914-18)

divisions sur la gauche. Le général donna aussitôt les ordres nécessaires. Le 27 janvier au soir, la 15^{me} brigade de la 5^{me} division avait atteint les Franches-Montagnes ; sur la gauche de la 3^{me} div., le bat. 5 de carabiniers gardait les gorges du Doubs. Un bataillon de la brigade 11 (4^{me} div.) arriva à la Chaux-de-Fonds ; la brigade 12 avait son bat. 26 au Locle, et son bat. 58 aux Verrières.

Le 28 janvier au soir, on a des nouvelles de l'armée de l'Est : le général Clinchant en avait pris le commandement, 120.000 Français étaient bloqués dans la région de Pontarlier, les Allemands s'étaient avancés jusqu'à 5 kil. de cette place.

Lorsqu'on annonça que les colonnes françaises approchaient de la frontière, le colonel Rilliet alarma le bat. 28 et le tint prêt aux Verrières. Mais les Français pouvaient aussi franchir la frontière vaudoise. Il fallait se hâter. Les unités étaient mélangées, les lignes télégraphiques inachevées, les routes en mauvais état, l'hiver exceptionnellement rigoureux. Pour surmonter toutes ces difficultés, de grands efforts furent nécessaires. Le canton de Vaud mit sur pied quelques compagnies locales pour tenir les passages du Jura ; en outre, le général mobilisa 3 bat. vaudois de la brigade 8 (5^{me} div.) et fit occuper Genève par un bataillon et une batterie.

L'armée française de l'Est n'ayant pas été comprise dans l'armistice conclu à Versailles le 28 janvier, la continuation de la poursuite par le général Manteuffel et le passage de la frontière par les Français devenaient dès lors inévitables. Pour renforcer le bat. 58, les bat. 35 et 36 reçurent l'ordre de se rendre aux Verrières. C'était le 31 janvier.

Le 1^{er} février, à 3 h. $\frac{1}{2}$ du matin, les généraux Herzog et Clinchant signaient une convention accordant aux troupes françaises l'entrée en Suisse, sous réserve de désarmement. Les premières colonnes pénétraient aussitôt sur notre territoire. Jusqu'au 3 février, 33.500 hommes et 4000 chevaux passèrent par les Verrières (le col des Roches et les Brenets) ; 54.000 hommes et 8000 chevaux franchirent le Jura et traversèrent Ste-Croix, Vallorbe et la vallée de Joux.

L'occupation des frontières révéla des lacunes que le général Herzog

terminée le 17 janvier 1871 par la retraite de Bourbaki à Besançon, ces troupes n'étant pas encore arrivées, Aubert dut lancer un appel immédiat aux bat. jurassiens 67 et 69. En même temps une armée allemande, sous les ordres du général von Manteuffel, arrivait du nord pour se joindre à Werder. Le Conseil fédéral tardait toujours à lever des forces plus importantes. Le 17 janvier seulement, il se décidait à ordonner la mobilisation de nouvelles unités de la 3^{me} div. et de deux brigades de la 5^{me} div. (ces dernières comprenaient les brigades d'infanterie 14 et 15, la brigade d'artillerie 3, les cp. de dragons 3 et 12 et la cp. 1 de sapeurs.)

Le 19 janvier, le général Herzog assume de nouveau le haut commandement. Il ne peut obtenir la levée de la 4^{me} div. ; on ne consentit à mettre sur pied, les 20 et 21 janvier, que les batteries de montagne 26 et 27, ainsi que le bat. 5 de carabiniers. Mais quand on fut certain que l'armée française de l'Est battait en retraite, le 21 janvier au soir, il fallut bien mobiliser la 4^{me} div. Le général la dirigea sur les Franches-Montagnes et le Jura neuchâtelois, mais le départ ne put s'effectuer que le 27 janvier.

Le 26 janvier, le général se rendit à Porrentruy, pour se rendre compte de la situation. En occupant Dôle, Manteuffel avait coupé la retraite de l'armée de l'Est sur Besançon et Lyon, armée que Werder talonnait d'autre part.

L'Ajoie n'était plus menacée, mais bien la frontière neuchâteloise. Pour arriver à temps, il fallait en toute hâte déplacer les



N° 171. Poste d'observation à la frontière Nord-Ouest. (14-18)



N° 172. Service actif 1914-18. Un poste de sous-officier à la frontière Ouest.

fit clairement toucher du doigt. Les troupes, l'infanterie surtout, étaient instruites de façon insuffisante et très inégale. Equipement et armement étaient très défectueux. Une réorganisation complète de notre défense nationale était indispensable; elle suivit en 1874.

« Le refoulement de l'armée de l'Est sur la Suisse avait failli avoir pour notre pays des conséquences désastreuses. Seule, la démoralisation des troupes de Bourbaki avait rendue vaine toute tentative de passage. Mais la surprise était complète pour l'armée du général Herzog (il y avait 3 canons suisses lors de l'arrivée des Français aux Verrières) la faiblesse des effectifs levés avait empêché les vraies mesures de prévoyance ; ce ne fut qu'à coup de marches forcées ou de mises sur pied hâtives et de mesures de fortune que les points de passage avaient pu être tenus et que l'internement s'était exécuté avec ordre ». (Lt. col. Martin.)

En 1889 des troubles éclatent au Tessin et l'année suivante le gouvernement est renversé. A ces deux occasions, des troupes furent envoyées et un commissaire fut désigné.

La guerre mondiale plaça la Suisse dans une situation toute nouvelle. Jusqu'alors, des mobilisations partielles avaient suffi. Le 1^{er} août 1914, c'est toute l'armée que l'on mettait sur pied, avec une rapidité telle que nous étions prêts avant les belligérants. Cette mesure, expression d'une ferme volonté commune du gouvernement et du peuple, fit impression.

Ces trois premières journées d'août qui virent plus de 200.000 hommes graves, mais décidés, lever la main vers le ciel, à la façon des conjurés du Grütli

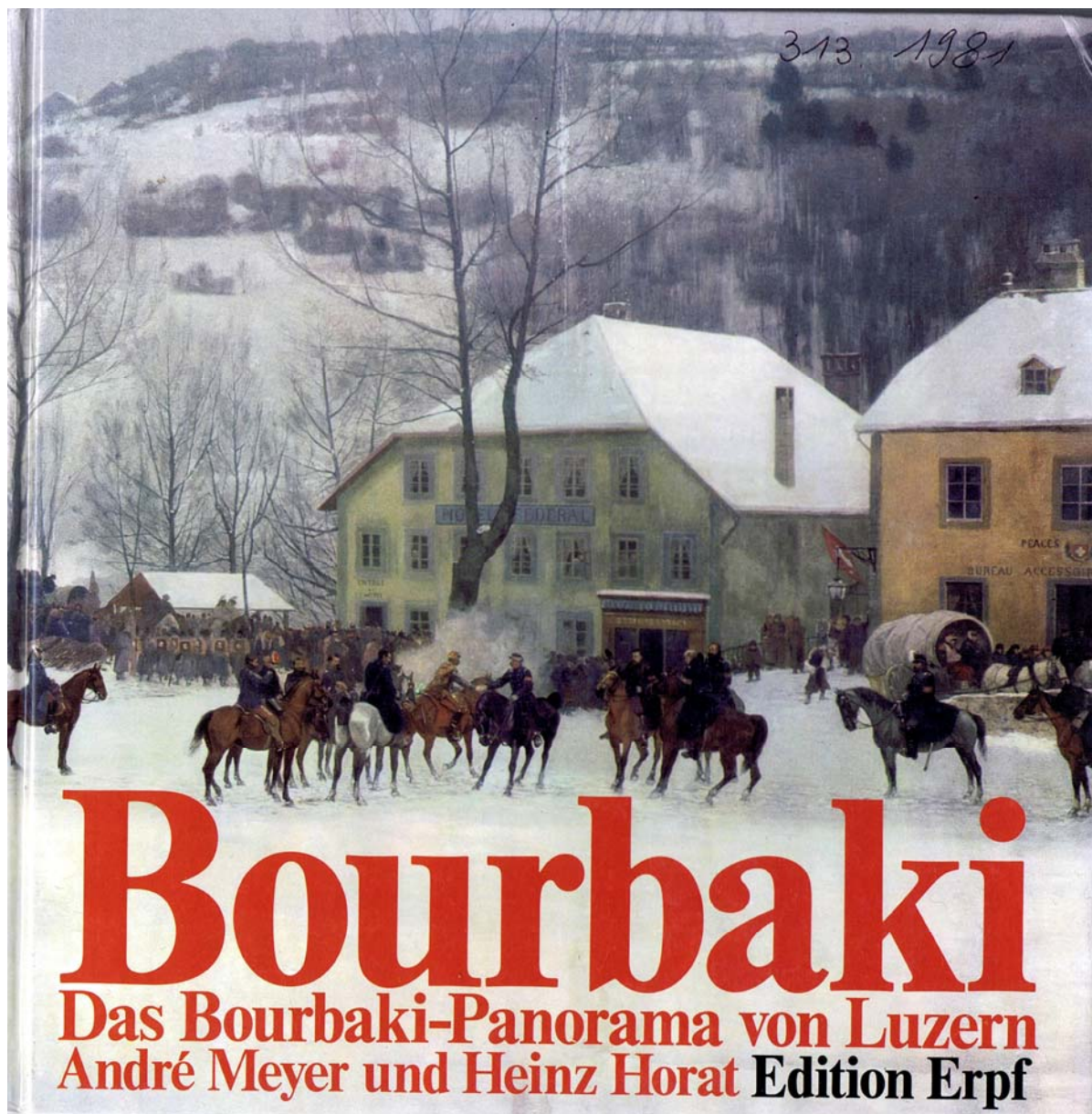
CONSTANT GUIGNARD

LES BOURBAKIS

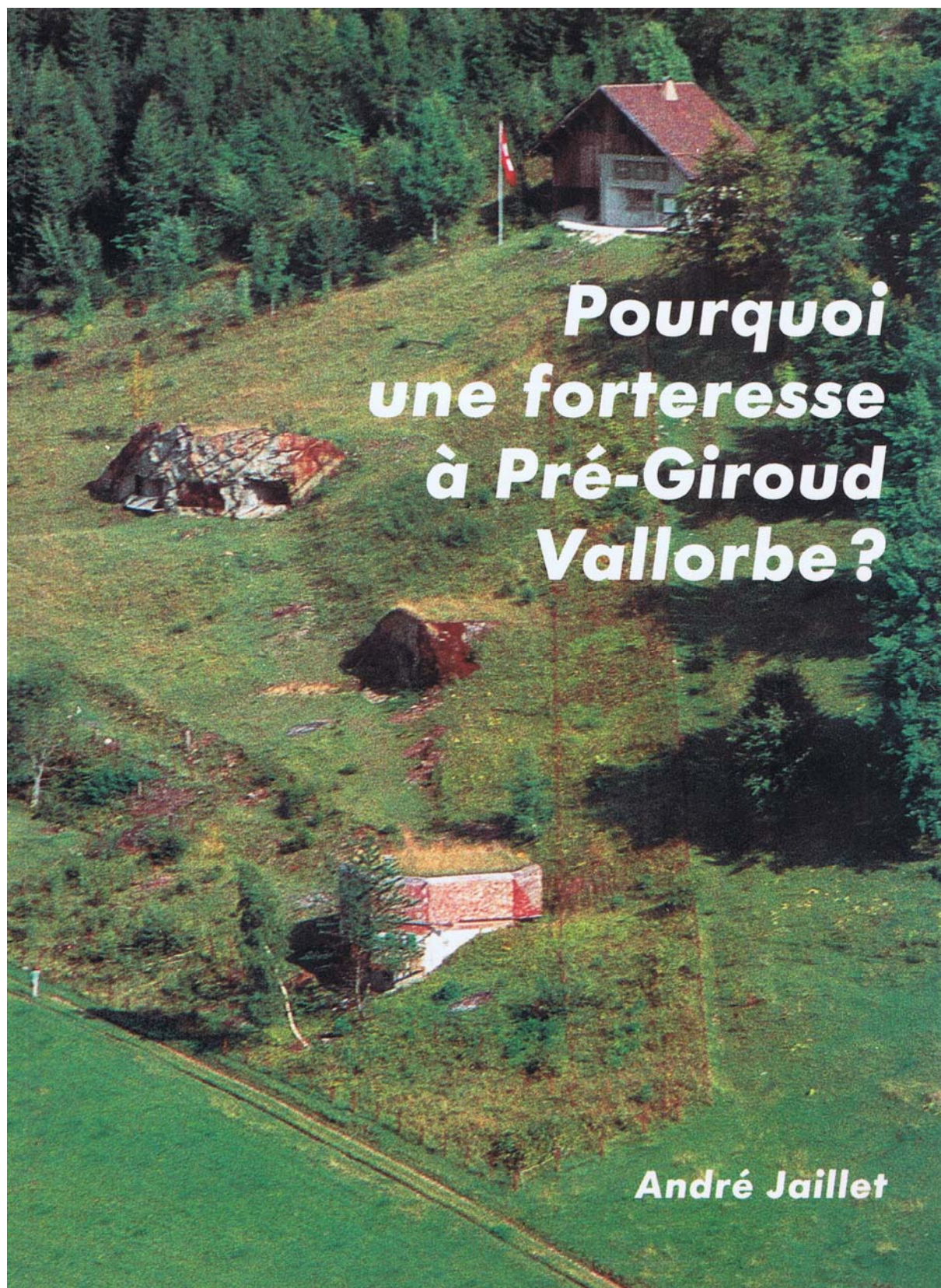


ÉDITIONS LE PÈLERIN

1978



Edition allemande de 1981. L'édition française est de 1983.



1988. Avec un chapitre sur la guerre de 1870-1871.

**Histoire et mémoire
de
CHAPELLE-DES-BOIS**



Francis BONO

1996

L'abbé Bono a consacré tout un chapitre au passage des débris de l'armée de l'Est. Il nous aura grandement servi.

Olivier Dedie

Le coffre-fort de l'Armée Bourbaki
Echos outre-Jura de la Commune de Paris
où il est question de colonnes



1997.

**CONSTANT GUIGNARD
ET AUTRES SCRIBES DES TEMPS PASSÉS**

LES BOURBAKIS



Les sentinelles étaient placées.

ÉDITIONS LE PÈLERIN

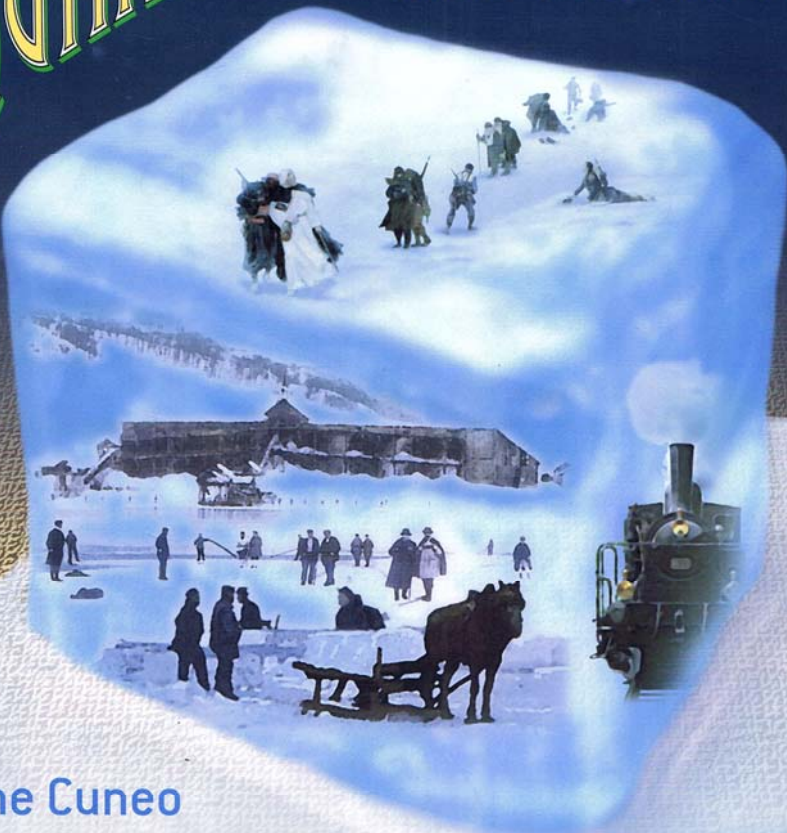
1998. Réédition du texte de 1978, avec rajouts divers.

THÉÂTRE D'ÉTÉ VALLÉE DE JOUX 2009

La Compagnie du
 GLEDAR présente
 En création

LA QUINZAINES PRODIGIEUSE

(1871-1886)
 UNE ÉVOCATION

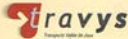


d'Anne Cuneo
 Mise en scène : Michel Toman

GARE DU BRASSUS
 DU 12 AOÛT AU 12 SEPTEMBRE

www.cledar.ch









2009.

Michel Freymond alias Alidor Berney

Des hommes sur la frontière

Récit patois / français d'un paysan horloger sur la
retraite des troupes du Général Bourbaki en février 1871



Editions Le Pèlerin
2015

Jean-Louis Clade

Chronique d'une guerre oubliée

La guerre de 1870-1871
en Franche-Comté



2015.

Chroniqueurs divers

LES BOURBAKIS

1871



Editions Le Pèlerin

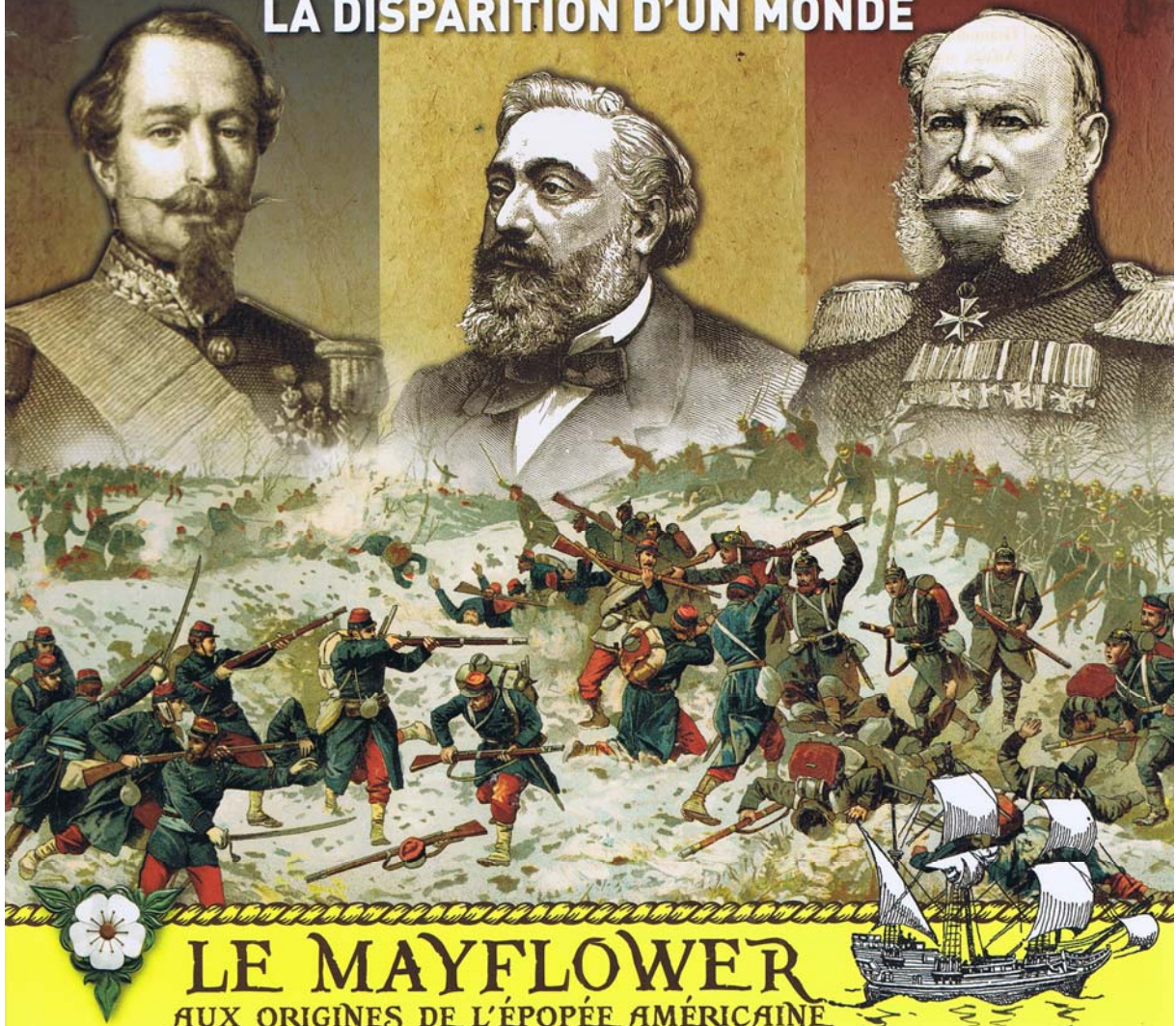
2020

NUMÉRO **La marche de l'Histoire** SPÉCIAL

HORS SÉRIE N°23

1870

LA DISPARITION D'UN MONDE

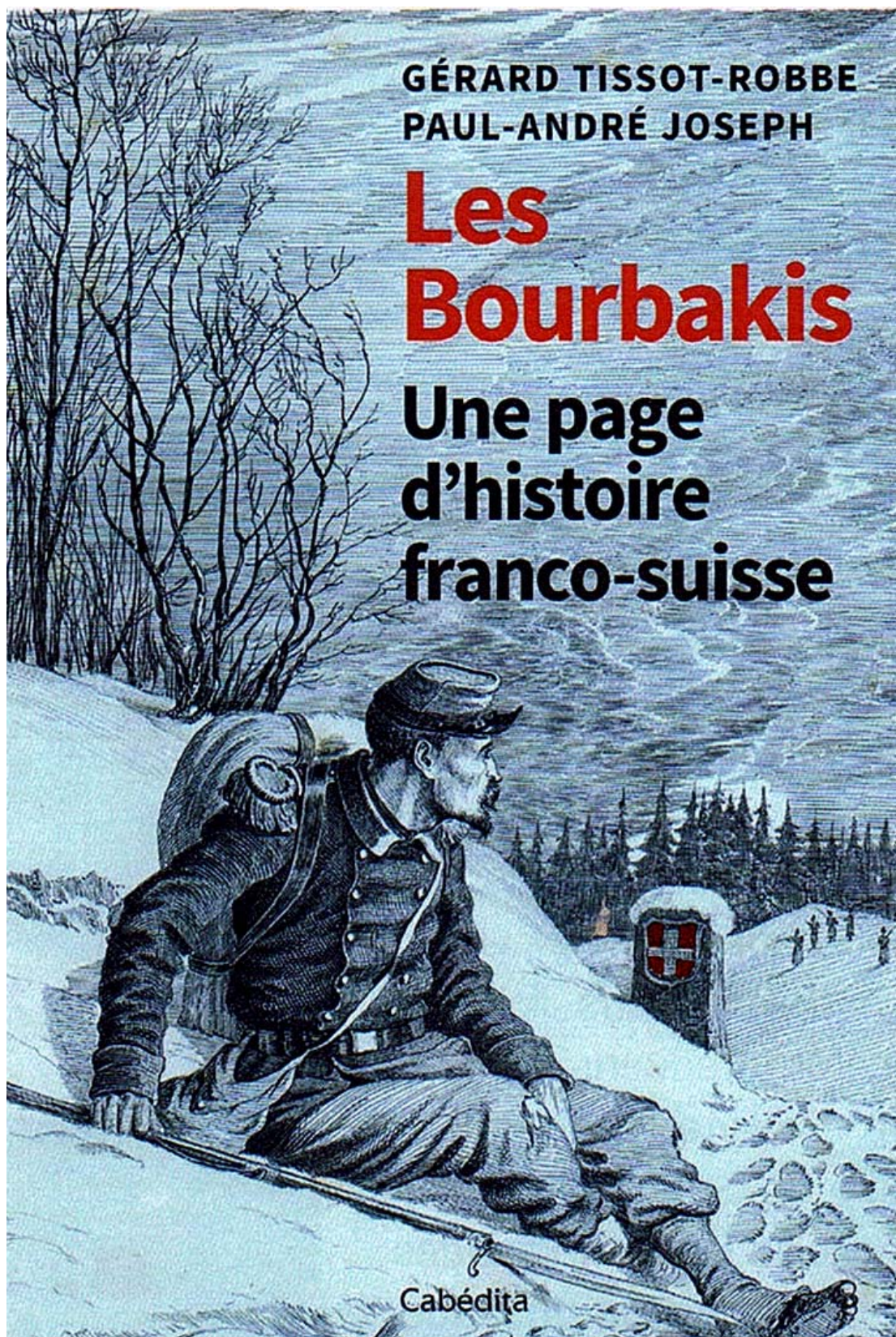


2020.

GÉRARD TISSOT-ROBBE
PAUL-ANDRÉ JOSEPH

Les Bourbakis

Une page
d'histoire
franco-suisse



Cabédita

- Prix: Fr. 36.-
 - 250 pp.
 - Parution: février 2021
-

Pontarlier, Armée de l'Est, 1^{er} février 1871: dernier acte! Une armée de 85 000 hommes, vaincue par la neige et par le froid, plus que par le feu, s'apprête à se réfugier sous la bannière helvétique. Événement peu banal dans l'histoire militaire. À leurs trousseaux, les troupes prussiennes, sûres d'elles et à qui tout réussit – les fameux casques à pointe – se préparent à faire main basse sur ce qu'il reste de l'Armée de l'Est du général Bourbaki.

Cet ouvrage retrace l'héroïque combat de La Cluse, dernier baroud d'honneur de l'armée française qui a permis le passage en Suisse de toutes ces troupes en retraite.

Les auteurs

Ce duo de plumes assez inattendu est composé de **Gérard Tissot-Robbe**, agriculteur dans le village des Fourgs, historien à ses heures, très versé dans la recherche historique, et de **Paul-André Joseph**, doyen à l'établissement scolaire de Sainte-Croix.

Un texte uniquement sur les Bourbakis au Fort de Joux.